

La Terre d'après le roman d'Emile Zola, mise en scène Anne Barbot, au TGP, cdn de Saint-Denis.

Publié le 7 mars 2024



La Terre mise en scène par Anne Barbot © Simon Gosselin

Anne Barbot adapte *La Terre* après *L'Assommoir* de Zola mais avec un angle assez opposé. Autant « *Le Baiser comme une première chute* » finissait par une démonstration hyperbolique de violence envers la femme et la condition ouvrière, autant *La Terre* offre une vision tout en retenue de la condition paysanne, très en deçà de la brutalité exacerbée de Zola dans le roman éponyme.

Les personnages reprennent peu ou prou ceux du roman dominés par la figure tutélaire de Louis Fouan, qui comme le *Roi Lear* partage son royaume entre ses trois enfants quand ses soixante-dix ans ne lui donnent plus la force de gérer son exploitation. Philippe Bérodot incarne le Pater Familias à la fois colérique et droit dans ses bottes, quand il s'agit de faire régner l'ordre, mais désarmé face à son fils aîné, Hyacinthe, dit Jésus Christ, devenu dépressif et alcoolique après son passage dans l'armée coloniale.

Le travail de personnification des comédiens est remarquable. Hyacinthe est bien sûr le fils perdu mais il est aussi le fou de Lear qui rappelle à ses frères et sœurs les contradictions de leurs choix et le fait qu'ils soient dépendants d'intérêts économiques qui les dépassent. Il est habité par Ghislain Decléty, plus vrai que nature dans la composition d'un de ces hommes seuls et marginaux, un peu braconnier et borderline que l'on croise encore dans les villages.

Benoit Dallongeville est un Barteau tout aussi crédible, ses emportements sont aussi violents que son attachement à la terre et à un monde qu'il voudrait immuable. Sa mimesis agressive envers tous ses semblables traduit un sentiment d'infériorité nourri par un statut social qui s'effondre. Sa femme Lise, Rebecca Finet, est forte et fait face à l'adversité sous toutes ses formes, qu'elle vienne de ses proches ou des conditions de travail.

On s'attache aussi au personnage de Françoise, Milla Agid, sa jeune sœur, qui d'abord exploitée par le couple, finit par réclamer son dû. Son mari, Jean Maquart que l'on sent converti à l'agriculture écologique et que joue Wadih Cormier, est à la fois l'étranger, difficile à accepter et l'homme de raison, de l'avenir peut-être.

Le dernier couple, formé par Fanny, mariée à Delhomme, défend si l'on peut dire l'agriculture productiviste, celle qui transforma la Bretagne dans les trente glorieuses et dont le modèle économique est à bout et révèle aujourd'hui son impasse économique autant qu'écologique. Sonia Georges est une femme de tête alors que son mari, Benoît Carré, est veule et crédule. Ils sont les plus floués et la fin tragique de Delhomme est l'expression du désespoir actuel de certains exploitants.

Anne Barbot ne cache pas ses profondes attaches rurales et son regard empathique pour un monde en plein désarroi. Elle a choisi de retracer des questions qui se posent à l'agriculture dans une ambiance fin du dix-neuvième siècle. Les costumes comme la scénographie, le décor sont chaleureux, comme les scènes de groupe, distillent une forme de nostalgie, alors que les questions débattues sont intemporelles.

D'une certaine façon, il y a du Tchekov plus que du Zola dans le regard qu'elle porte sur un monde dont les codes longtemps en usage tendent à disparaître. La dernière scène rappelle la mort de Treplev ou l'incendie des *Trois Sœurs*, plus que le roman de Zola, une alchimie concluante entre deux auteurs pour montrer l'attachement des hommes et des femmes à la terre nourricière.